AEVÉ
008139

Françoise Bujold

quand la perdrix est touchée
elle ne crie pas
Son corps devient souche et
fougère pour sauver son cœur
qui bat encore.

Françoise Bujold

Photo Rodrigue Gauthier. Photo prise à «Coin du Banc» Gaspésie.

FRANÇOISE BUJOLD

Une exposition organisée par
le Service d'animation et d'éducation

Musée d'art contemporain, Montréal,
du 10 juin au 4 juillet 1982

Qu'il nous soit permis de remercier la Bibliothèque Nationale du Québec pour sa collaboration à la préparation de cette exposition ainsi que tous les collectionneurs qui ont accepté de prêter des oeuvres, des livres et des documents nécessaires pour retracer le parcours de Françoise Bujold.

Crédits photographiques :
Suzanne et Albert Dumouchel
Rodrigue Gauthier
Kéro
Jacques King, Bibliothèque Nationale du Québec

Conception graphique : Serge Savard.
Typographie : Photolitographie Artès Inc.

ISBN : 2-550-02474-5

Dépôt légal, 2e trimestre 1982
Bibliothèque nationale du Québec

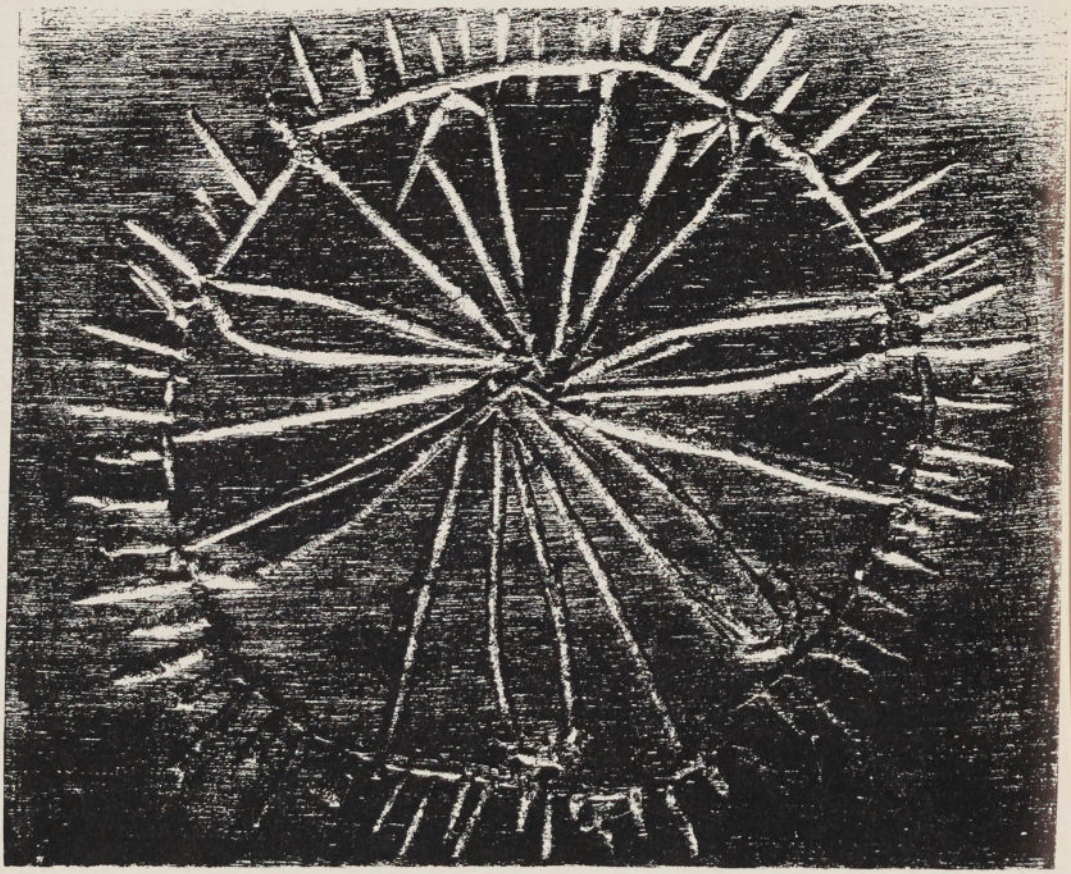
© Ministère des Affaires culturelles, 1982

Avant-propos.

La présente exposition, loin d'être un simple hommage posthume, tente de mieux cerner l'expérience artistique de Françoise Bujold par la présentation d'une sélection d'oeuvres écrites et picturales. Tour à tour poétesse, graveuse et peintresse, Françoise Bujold fut également reconnue pour la qualité de son enseignement en arts plastiques. Son art reste d'ailleurs imprégné de ce rapport privilégié qu'elle a favorisé avec les enfants.

Le catalogue et l'exposition veulent donc témoigner de la versatilité de cette artiste et rassemblent entre autres des poèmes et des lettres qu'elle a écrits et plusieurs oeuvres réalisées entre 1959 et 1979. Somme toute, c'est à travers un oeuvre varié et sensible que nous vous invitons à rencontrer Françoise Bujold.

Denis Chartrand
Conservateur-responsable
Service d'animation et d'éducation



Bois d'acajou gravé par les enfants Micmacs.

Introduction

Contre la solitude, il n'y a rien. Il y a la poésie, l'écriture, la peinture, la marche, la religion. Mais il n'y a personne... Comme je n'ai rien, je crée.[1]

Pour Françoise Bujold la poésie était essentielle puisqu'elle servait de contrepoids à une grande solitude. Elle le dira dans ses poèmes. Elle en parle souvent à Jean Royer dans cette entrevue qu'elle lui accordait peu de temps avant sa mort. Peu connue, méconnue, Françoise Bujold commence aujourd'hui une autre vie.

Si elle était avant tout poétesse, elle a également dessiné, gravé, peint et brodé.

Elle avait beaucoup d'amour, beaucoup d'humour. Elle aimait rire et s'amuser. Elle s'est très souvent promenée au bord de la mer en compagnie de ses joyeux personnages : des marins, des gitans, des aventuriers. Leurs ombres joyeuses peuplaient sa solitude, inspiraient cette femme qui connaissait parfaitement tous les rites de la pêche pour les avoir pratiqués dès l'enfance. On retrouve, dans certains de ses textes, de nombreuses expressions gaspésiennes qu'utilisent, encore aujourd'hui, «les travailleurs de la mer».

Son drame aura été d'avoir quitté la Gaspésie, son pays natal. Elle ne cessera d'ailleurs jamais d'en parler soit dans ses poèmes et plus précisément, dans une série de très beaux textes écrits pour Radio Canada et lus par Monique Miller : *Lettres à toi qui n'est pas né au bord de l'eau.* Très attachée à ses souvenirs d'enfance, déçue par le faux-sérieux du monde des adultes, Françoise a longtemps travaillé avec les enfants. Pendant plus de vingt ans,

personne n'a su mieux qu'elle les inspirer, soit par ses propres textes, soit par des légendes qu'elle allait chercher dans «la mémoire du monde». Avec les enfants des pêcheurs de Percé d'abord, puis avec ceux de la réserve amérindienne de Maria, Françoise Bujold a réalisé, imprimé, édité, quatre albums uniques en leur genre.

Dans un article de la revue *Culture vivante* (numéro 12), article intitulé *C'était en 59*, elle raconte cette expérience très personnelle et nous livre quelques-uns de ses secrets pour enseigner sans douleur aux enfants. Françoise Bujold semble avoir fait toujours coïncider la pratique de l'écriture avec des activités manuelles nécessaires à sa conception de l'existence. Sans doute bien préparée après cinq années passées à l'Ecole des arts graphiques, surtout sous la direction d'un homme aussi chaleureux que l'était Albert Dumouchel, elle demeurera fidèle à l'essentiel de cet enseignement vivant : une belle rigueur doublée d'une grande liberté. Elle restera donc toujours «l'architecte» de ses publications.

Pas un de ses livres qui ne s'éclaire de quelques images disposées pour le repos de l'oeil. Vastes marges abandonnées au lecteur sensible à l'espace, à la respiration des mots, des phrases... livres habitables pour le plaisir des yeux, pour la réflexion, pour l'imaginaire enfin!

En lisant «au plus près» ces livres rares, parce que tirés à très peu d'exemplaires mais fabriqués avec tant de soins et d'amour, on retracera facilement les liens étroits qui s'établissent naturellement entre l'artiste et l'artisane.

Et puisque c'est au niveau de l'écriture et, plus particulièrement, vis-à-vis des mots que Françoise Bujold a osé prendre le plus de liberté, nous avons cru nécessaire de mettre l'accent sur son oeuvre écrite et donc, par ricochet, sur ses travaux d'édition ; cette passion d'élargir

sans cesse le champ de sa propre conscience tout en continuant à vouloir communiquer avec l'Autre ; cette sorte d'émerveillement qui caractérise la création. Nous voilà déjà au coeur d'une oeuvre généreuse et suffisamment forte pour nous émouvoir une fois encore.

Claude Haeffely.

Conservateur-adjoint
Service d'animation et d'éducation

1 Jean Royer dirige actuellement les pages littéraires du journal le Devoir. Il a préparé en 1979, pour le numéro 15 de la revue *Estuaire*, un petit dossier sur Françoise Bujold.
(entrevue avec Françoise Bujold chez Pierre Guillaume, le 17 novembre 1979.)

* Blanc d'Espagne : poudre blanche employée durant l'essuyage d'une plaque de cuivre ou de zinc pour donner des blancs purs à l'impression.

* restés : expression canadienne-française qui veut dire fatigués.

1 Préface pour les Imagiers, gravures de Kittie Bruneau, Daniq Charland, Sandra Cole, Françoise Condamin, Monique Dussault, Réjan Lemay, Janine Leroux-Guillaume, Anne Lewis, Mariel Pilon, Denis Schneider, Shagri, Josette Trépanier, sur un poème de Gilbert Langevin.

éditions Sagitta, 1977.

Nos matins de « blanc d'Espagne » *[1]

Il neigeait, nous consultions la vision d'Ezéchiel dans la Bible.

Parfois nos mains se touchaient et malgré la noirceur de nos ongles nous nous aimions. Les roues de nos presses ressemblaient à des cabestans de bateaux. Nous étions sans popularité comme les musiciens de musique de chambre, cependant nous faisions l'histoire. Nous étions sans alliance comme les vitriers, de peur que nos doigts se prennent dans les roues d'engrenage.

Imprimer : le grand moment! Lever la feuille de papier fait à la main et à la fine pointe de son coin, apercevoir l'image renversée.

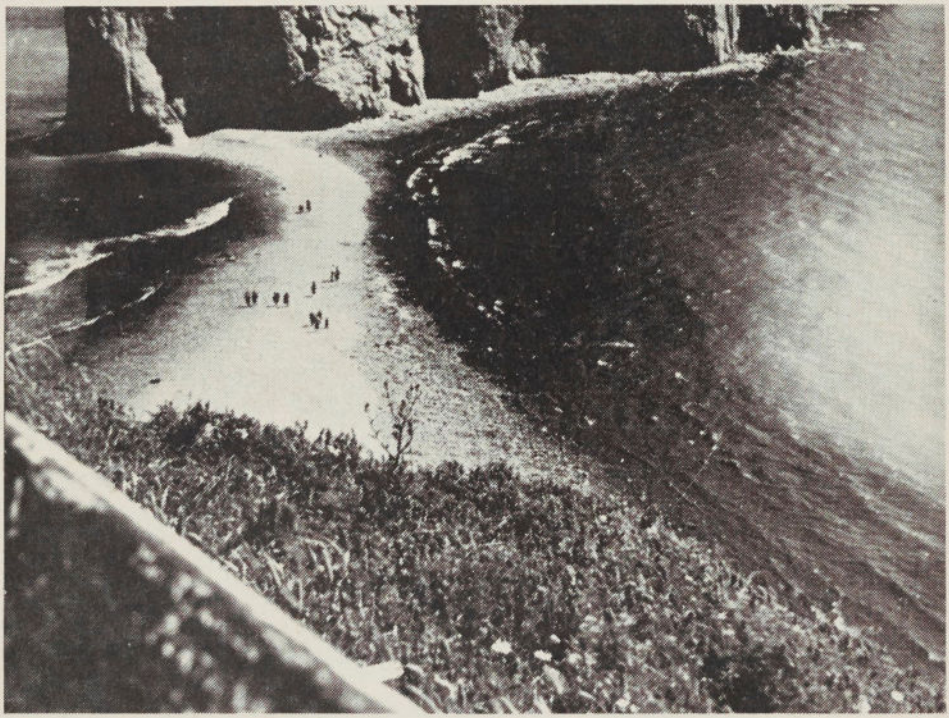
Quand un graveur rencontre un imprimeur ou un autre graveur, c'est toujours avec une bouteille de vin rouge qu'il ouvre la porte de l'atelier. La façon de donner la main : il serre le poignet gauche de son ami avec sa main droite. Est-ce à cause de nos mains qui sont sales ou une découverte de Gutenberg?

Le monde des graveurs : jeter un sou noir dans l'acide nitrique, le cuivre fiance cet acide pour qu'il y ait morsure sur la plaque.

Le monde des graveurs : taille douce, perchlorure de fer, vernis mou, vernis dur, gouge, aquatinte, empreinte d'ailes de papillons sur une matière sensible.

Nous savions tout faire, sauf la reliure, tâche laissée aux « carmélites ».

Nous avons travaillé jour et nuit et nous sommes restés. *



Percé, photo Suzanne et Albert Dumouchel.

C'était en '59

C'était en '59... À l'époque où je portais trois tuniques à la fois sur mon corps, une tunique pour imprimer, une tunique pour enseigner et une tunique pour aller dans les bals le samedi soir ou les coquetels le dimanche midi en sautant les clôtures.

Je terminais les Arts graphiques. J'étais allée à Percé au Centre d'art de Suzanne et Alberto Tommi pour enseigner aux enfants l'été.

Je ne peux pas me souvenir de la première image gravée par l'enfant, celle qui me décida à faire un livre. Je jouais serré : mes amours, je me rappelle m'être assise sur un banc à l'extérieur du Centre et d'avoir écrit sur mes genoux : le poème de l'Ile endormie. L'histoire d'un oiseau qui avait fait douze rêves. Les enfants ont illustré ces douze rêves et puis l'oiseau est parti habiter une île avec sa mère, là où les petits oiseaux sont aimés et appréciés...

Mes débuts en édition d'art : nous nous assoyions sur les couvertures de livres, c'était le genre de pression que nous pouvions accorder à la reliure qui consistait à recouvrir un carton de colle et de la tapisser avec de la toile à barge.

Je me rappelle le nom de la colle : colle à lapin, sorte de colle française demeurée trop longtemps dans les tiroirs qui ne valait même pas la farine et l'eau. Cette opération première réussie, je décidai d'en faire une édition d'art avec un vrai relieur : Gaston Pelletier. Huguette Fleury imprimait les images et Michèle Campagna, le texte. L'album est sorti au printemps suivant. Album limité à cinquante exemplaires, les enfants passaient des heures avec moi dans l'atelier de sculpture de Suzanne Guité-Tommi à graver des linos et à imprimer.

Je crois que l'ancienne formule d'artisan de père en fils, ou de mère en fille, a été transmise dans ma genèse subconsciemment.

L'enfant est un être grave en atelier, il peut travailler avec un matériel didactique sérieux et tout respecter.

L'année suivante, je tentais l'aventure de la sérigraphie. Toujours à Percé, l'enfant dessinait directement sur la soie avec le crayon lithographique et l'encre Tush : des images dont les thèmes venaient de moi. C'était l'histoire de : La lune au village. Un peu dans cet esprit :... « quand la neige viendra : j'aurai une maison poisson! »

Je nommais cela des tournées de clubs ; nous marchions, les enfants et moi, sur la plage à ramasser des coquillages pour en produire avec un crayon gras la texture sur la soie.

Je travaillais avec des encres transparentes, je ne voulais pas de fond opaque. L'image chantait. Les enfants préparaient sous ma surveillance les couleurs idéales pour leurs dessins. Déjà, à cette époque, avec les encres à sérigraphie (à partir de couleurs primaires) nous faisions des études de couleurs secondaires.

Le matériel didactique venait de la ville. Il ne fallait même pas oublier les chiffons pour nettoyer les soies car, une fois rendue à Percé, il n'était pas question de courir chez Robin chercher des crayons lithographiques numéro quatre!

Je me souviens qu'à cette période, les étés passaient par dessus le temps à une allure vertigineuse.

Ce n'est pas aussi simple que cela un but dans la vie ou une vocation ; il y a toute la période torturante des doutes, des tourments, des échecs, des difficultés financières. Nous ne sommes plus au temps des moines qui réalisent des

éditions d'art avec des signes secrets révolutionnaires en parcourant le monde.

Nous sommes au temps des réalisations concrètes, d'une culture à bâtir et c'est difficile en ce monde de trouver soixante collectionneurs qui achèteront tous les deux ans un album de luxe!

J'avais fait travailler les enfants de pêcheurs, je voulais faire travailler les enfants indiens. Je suis repartie avec tout mon bagage pour la réserve indienne de Maria. Il faisait ce matin-là quarante degrés sous zéro. Il me vient une idée : la clandestinité en art est souvent la clef du succès.

Au moment où je suis arrivée à la réserve indienne de Maria, le père Rolland Provost était curé. Un homme du tonnerre qui a fait bâtir depuis ce temps une coopérative pour la vente des objets faits en frêne tressé par les Indiens adultes et qui a fait également bâtir une chapelle en forme de wigwam, ce qui a fait dire aux Indiens en choeur : « le monde va nous prendre pour des sauvages.»

Le père Provost m'avait avertie : « Françoise, les enfants indiens sont différents des autres ; ils vont venir une fois à tes cours et ils ne reviendront pas ; ils manquent de constance.»

Trouver un local où enseigner : la cave du presbytère. Une place où habiter : une petite auberge, le Old Homestead, à quelques milles de la réserve. Quelqu'un pour me voyager : le propriétaire du Old Homestead qui distribuait la poste en camionnette.

La première journée, après la classe, le enfants sont venus. La deuxième journée, les enfants sont revenus. Et, tous les jours suivants, les enfants sont revenus. Le père Provost était ravi et surpris.

J'avais sur la tête un surplus d'armée que je gardais pendant les cours. Un casque d'aviateur, ce qui déguisait drôlement ma féminité. Les enfants m'appelaient Sir. C'est au printemps seulement, quand le beau temps est revenu, que les enfants en riant ont crié : Oh! She is a girl!

Le titre de ce troisième album d'art est arrivé comme suit : j'ai demandé à un enfant de dessiner une fleur dans un pot et il a dessiné une fleur debout dans un canot. J'enseignais en anglais, je n'avais pas de thèmes très précis, j'inventais chaque jour. Le poème est venu par la suite ; voici la teneur de ce poème :

Une fleur debout dans un canot

Tu es venu dans ma trail d'orignal
aux heures de brunante
briser mes signes totémiques sur ma peau
de race rouge
Vider ma paillasse de sa fugère
boucaner mes prusses et mes clairières
Ravage d'ours
j'ai le hurle du loup
et le cri du courlis dans tes rivières
Je te porte sur mon dos
Tu es venu égarer mes mots
mon wigwam
mes parures et mon canot de moskoui
Du grand l'autre côté
mes animaux partis aux cris de tes bourgots
Sang-dragon
poison-de-couleuvre
j'erre dans tes follettes jeunes
tes pissenlites blanches
Je mangerai tes plaquebières et tes surettes

je me soûlerai de chassepareille et de savoyane
Dans tes renversis
je mènerai la fête
en tripe-de-roche et tête-de-violon
avec aux chevilles et aux poignets
mes bracelets de babiche
Poussent tes cosses et tes chicots
à me laver dans ton eau
trop de savon
trop d'homme blanc
Foulée comme un vêtement
j'adore encore ton soleil
Dans mes lunes
il n'y avait pas de faille
Dans mon coeur
il n'y avait que sang
rythmé et rouge comme le feu qui claque
aujourd'hui tes tourbières
petit bruit sourd de tam-tam.
de tam-tam de Blanc
j'étais une peuplade vierge
tu es venu en moi
sans y laisser d'enfant
Mon troupeau de marsouins a mangé
tes médailles.

L'hiver suivant, de janvier à mai, j'imprimais avec un ami, Jean-Marc Forest, les bois gravés par les enfants micmacs de Maria. Un bois gravé pouvait avoir jusqu'à sept ou huit couleurs. Nous travaillions dans la salle à manger de mes parents, à Bonaventure, en Gaspésie. Nous avions pour tout partage un disque de Charles Aznavour : *Je me voyais déjà.* ***Si cet artiste savait combien avec ce disque il nous a sauvé de l'isolement et a apporté de la***

chaleur et du courage au boulot... A la fin de l'édition, si nous avions eu son adresse, nous lui aurions fait parvenir un exemplaire de l'album Une fleur debout dans un canot avec notes explicatives. Peut-être qu'un jour, je rencontrerai Charles Aznavour et lui remettrai cet album tiré à soixante exemplaires, édition pas tout à fait épuisée encore.

Mon programme dans ce temps-là : je marchais sur la mer gelée dans la matinée ; l'après-midi, je travaillais avec Jean-Marc et, vers quatre heures, j'allais à la malle chercher des lettres d'amour!

Je suis partie de la réserve indienne de Maria pour m'en aller à Paris. Le choc fut trop grand ; je dus revenir au bout d'un mois et demi. J'étais partie pour deux ans ; je ne suis pas retournée depuis. C'était en 1961...

C'est alors que j'ai décidé de faire travailler les enfants indiens avec thèmes mythologiques micmacs. Le père Rolland Provost m'avait parlé de Piel Petjo, un des hommes les plus extraordinaires que j'ai connu. Piel, à cette époque, enseignait l'histoire ou les langues à Chandler, en Gaspésie. Il a vécu onze ans à la réserve de Maria. Il connaît la langue micmac à fond pour en avoir fait un dictionnaire. En outre, il connaît onze dialectes indiens et quelques langues étrangères contemporaines, dont le japonais.

C'est au déjeuner, avant d'aller enseigner à Chandler, qu'il m'apportait des bribes d'histoires mythologiques micmacs. Je buvais ses paroles, cette mythologie était tellement riche. Comme cette légende magnifique de Gloscap, un géant indien. Quand il a vu venir les Blancs, il a percé son canot pour que les Blancs ne s'en servent point. Son canot est devenu le rocher Percé.

C'est à partir de cette légende que j'ai réalisé à Maria la seconde édition avec les enfants micmacs, La naissance du Soleil.

Les Micmacs étaient des adorateurs du soleil ; leur fête principale se situait le 21 mars, premier jour du printemps. Hommes et femmes micmacs se réunissaient sur la montagne à Tracadièche ou sur le Mont Sainte-Anne, à Percé. Ils se rassemblaient le soir, la veille de leur fête. Ils chantaient, dansaient autour d'un feu et attendaient l'aube. Ils étaient vêtus de blanc, probablement de la peau de caribou traitée. Ils se tournaient vers l'Est et attendaient la naissance du Soleil. Les femmes avaient des sociétés secrètes ; elles profitaient de cette date pour faire leur propre réunion.

Après les bois gravés par les enfants micmacs et les épreuves d'artistes, c'est avec Pierre Guillaume, typographe et imprimeur, que j'ai réalisé l'édition d'art : La naissance du Soleil, à Montréal, un hiver haut en neige, dans son atelier rue Saint-André que nous nommions réseau de tics nerveux. Nous faisions le rouleau encreur pendant que sa femme, Janine Leroux-Guillaume, artiste graveur et professeur, nous faisait des brochets à la crème. Une fois la semaine, pendant que nous imprimions, nous avions besoin de vin rouge. Quand nous marchions dans la rue, Pierre Guillaume et moi, il y avait tous les jours un hongrois, au coin de la rue Rachel, qui ne manquait jamais de nous faire avec humour le salut militaire.

En juin dernier, le ministère des Affaires culturelles réclamait mes services pour enseigner sur le bateau l'Escale et animer un petit Salon du livre ambulant. C'était une expérience pilote dont je suis sortie enrichie d'images et de bons souvenirs. Il s'agissait d'enseigner, chaque après-midi, la gouache et le bois gravé aux enfants des

villes et villages où nous accostions, tout en animant le Salon du livre. J'enseignais dans le bar du bateau. À cinq heures, le bar devait être remis en place pour le soir. Je déménageais chaque jour tables et chaises et je faisais dessiner les enfants assis par terre sur un grand tapis de polythène. Je donnais chaque jour aux enfants un exercice de gribouillage, un exercice de couleurs secondaires avec un thème folklorique relié à chaque région. Les enfants me faisaient un dessin figuratif à la gouache. Parmi les meilleurs dessins, nous réalisions des gravures sur bois-acajou que nous imprimions en plusieurs couleurs.

La documentation folklorique me fut fournie par Luc Lacoursière, de l'université Laval et Mgr Victor Tremblay, de la Société historique de Chicoutimi.

Il est question de tirer de cette expérience vécue sur l'Escale une édition courante avec reproductions de gouaches et de bois gravés, illustrant les légendes folkloriques et faits historiques recueillis à travers le Québec.

Un jour, j'ai envoyé à un ami, aux Antilles françaises, l'album Une fleur debout dans un canot avec ces mots :

« La médecine contemporaine a voulu savoir si j'étais truffée de béatitudes ou béatifiée de péchés. La médecine contemporaine n'a rien su ; Glenn Gould jouait du Bach et un été de lait a percé ses dents blanches au bout de ses branches. »

Françoise Bujold,
à Bonaventure le 27 novembre 1968.

* Ce texte est paru dans la revue Culture Vivante no 12, Février 1969.

Percé, photo Suzanne et Albert Dumouchel.

Photo Kéro, 1968.

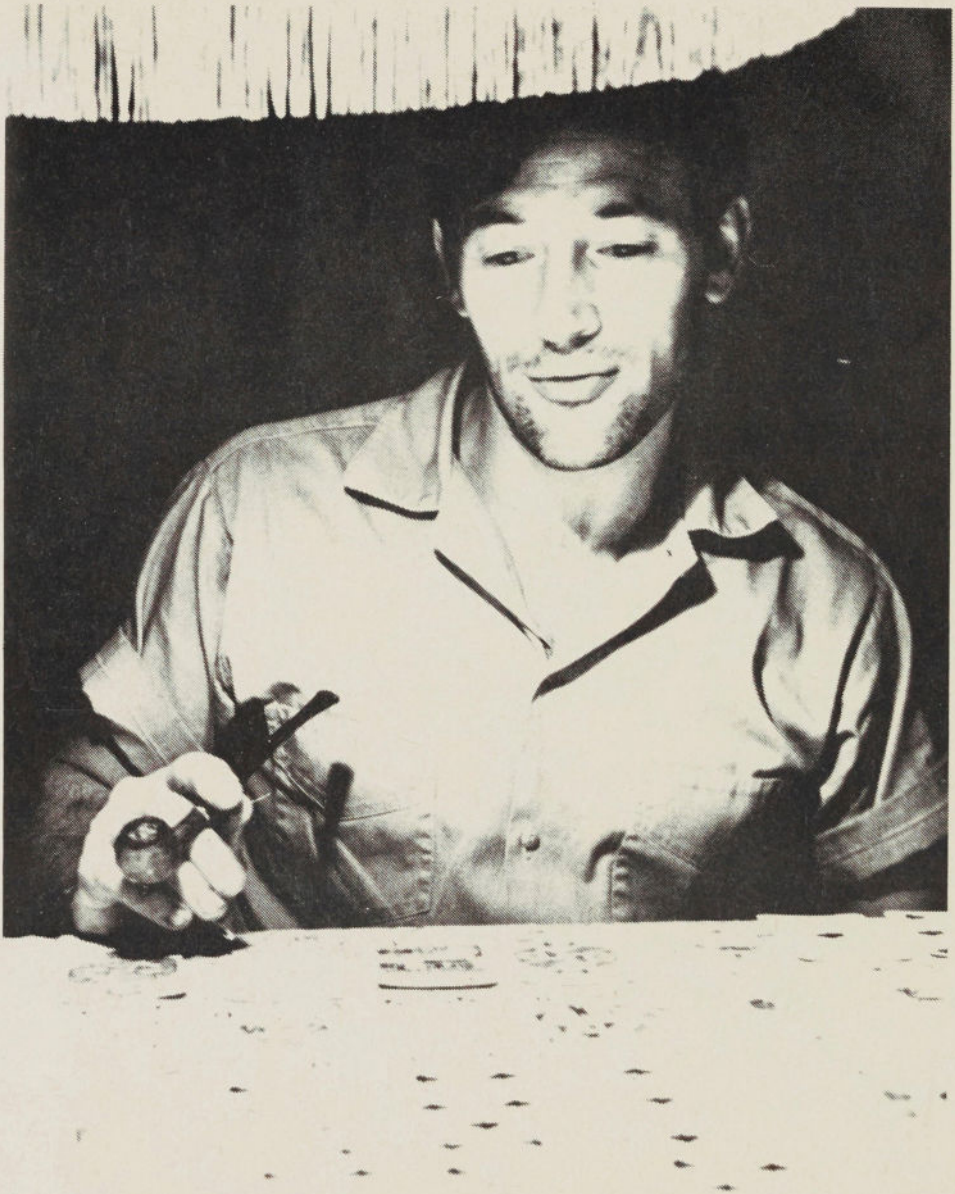


Photo Kéro, 1968

Bonaventure

Chers Pierrot et Janine

Tout de suite Pierrot au plus sacrant : imprime 60 bois gravé : une fleur debout dans un canot (le bois que tu as à l'atelier qui a servi pour la carte d'invitation) sur papier Statesman Script : format et couleur échantillon que je t'envoie et remets ces gravures à la galerie libre.

tirage : 60 ex. fais ça le plus tôt possible c'est urgent, il manquait une gravure dans le volume ; une erreur de l'éditeur : moi.

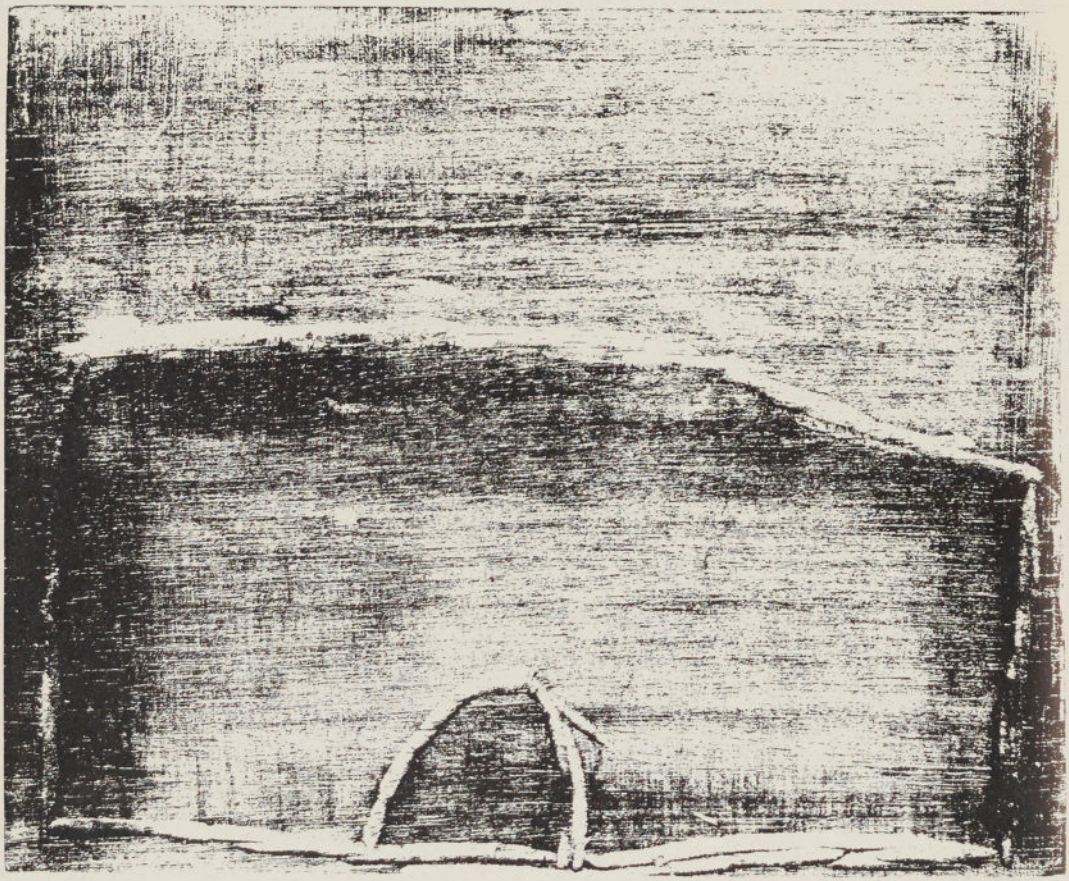
Je serai à Montréal le premier novembre, j'aimerais bien vous voir si non ce jour-là, du moins le vendredi ou samedi soit le 2 ou 3 novembre. J'espère que vous ne serez pas partis à la chasse à l'ours dans le grand arctique! espèce de coureurs de bois.

Je serai à la réserve indienne de Maria la semaine prochaine, je travaille dur, je suis de plus en plus prête pour aller planter ma croix en collants noirs et en

marinière rouge à la manière de Jacques Cartier qui est venu un jour nous emmerder : je lui rends la pareille je m'en vais civiliser les français! hostie! les évangéliser. Ils sont bien venus nous déranger dans nos costumes d'apparat brodés de perles, on faisait pas de mal nous autres indiens d'Amérique, on enterrait nos morts avec un lunch d'éternité et des cuillères et des fourchettes c'était du camping à longue échéance, voyagez maintenant, payez plus tard! ah! la barbe hein! un jour j'écrirai l'histoire du Canada ou bien encore je partirai un musée de meubles chromés, je me demande souvent quel innocent pourrait avoir le courage de garder en musée des meubles chromés, ou encore des meubles suédois, ou encore des fossiles de pain Weston ça c'est de l'histoire future. Je vous embrasse.

Je vous ré-embrasse.

La Bujold.



Bois d'acajou gravé par les enfants Micmacs.

à Bonaventure le 28 janvier 1963

Cher monsieur Barras,

Vous trouverez ci-inclus quatorze petites gravures tirées d'un bois qui faisait partie de l'aventure : une fleur debout dans un canot. Je vous enverrai la balance de ces gravures dans les semaines à venir. Il vente comme dans les téléromans de Radio Canada. Je ne vois pas la maison du voisin. La neige fait une collection de neige, la baie est gelée de bord en bord, la terre n'est plus «allable», les lacs et les rivières sont dures on peut trotter avec des chevaux et des chariots dessus.

J'ai repensé à votre trente minutes de texte, j'ai fouillé mes choses écrites, je n'ai rien trouvé d'adéquat, et je me sens incapable d'écrire pour le moment, je me sens prisonnière de qui? de quoi? je ne le sais pas encore. Je travaille très fort sur une immense broderie perlée rehaussée de teinture végétale, c'est peut-être une tapisserie, le fond est un chamois, le format c'est fou, terriblement grand, ça me rend muette, au printemps quand j'aurai fini, je me remettrai à parler. Je pense qu'il faut respecter ce qui se passe à l'intérieur de nous-mêmes, mais ce n'est pas payant.

Cordialement

Françoise Bujold

Cette gravure est anonyme. J'ai travaillé d'après une épreuve d'état, l'enfant avait omis de signer. Je me sentirais malhonnête d'inventer une signature. Je laisse à votre bon goût l'initiative d'écrire ou non sur la gravure le mot «anonyme».

Percé le 18 juillet 1969, 9 heures a.m.

Chers Pierrot, Janine et Jean Guena,

Partez-vous pour l'Ouest Canadien?

Si vous frappez un «stampeede» à Calgary, arrangez-vous la fraise pour qu'il y ait de l'eau potable dans les champleures, parce qu'après une journée de poussière, de taureaux en «rupth» et de cowboys, vous serez obligés d'aller vous laver la face dans un lac, car vous serez noirs comme ceux d'Afrique, barbouillés de terre du Far Ouest, c'est le genre d'aventures qui m'est arrivées, il y a de cela : vingt-et-un ans passés, il n'y avait pas d'eau dans les champleures!

Janine, pourquoi : toi et Hughes n'avez-vous pas envoyé vos gravures? Tout le monde ici, expose, je parle de certains êtres de qualité. Je m'en vais me baigner seule, avec mes verres fumés et une orange, bonnes vacances, et à l'automne qui vient.

Cordialement,

Françoise.

LES BOHÉMIENS...

Nous sommes des vagues
Les vagues du bien
Les vagues du mal
Nous n'avons pas de corps
Et nous vivons dans les corridors
Et nous greffons avec nos doigts
Sur les murs de vos prisons
Le plan de nos maisons et de nos toits
Le schéma de nos espoirs et de nos voix
Nous sommes des mages blonds
Et pour humer aux fenêtres de nos fleurs odorantes
[et de nos pigeons
Nous sommes à cheval sur vos cloisons
Ne criez pas
Ne dites rien
Patientez nos visages à vos portiques voisins
Nous partirons un jour
Avec nos bagages
Laissant sur votre passage
Une lettre de lin
Une sève d'amour avec nos noms...

PRENDS SOIN DE MOI, qui suis ton feu de paille, moi qui me lave les pieds dans la mare des matins qui ventent. Écoute moi pousser auprès de toi, comme une branche nuisante. Ne me cherche pas, quand je m'endors dans les tunnels comme les chats. Mon âme ambitionne de se trouver un frère jumeau, laisse-moi m'assoupir dans tes os, calme et jeunette comme une eau de canal. Et quand mes mains seront propres, fais-moi voir des grands livres d'images, avec mes pieds ballants au bord des portes. J'ai bu le lait à même les pintes, accoudée au chassis du mois d'août, et au travers ce temps si doux, qui ne me sert à rien, je t'envoie mon billet sans crainte. Je ne suis pas, j'ai! J'ai le tourment du goéland qu'on a cloué à une croix pour faire peur aux oiseaux au-dessus des vignaux, un goéland blanchi de mort, rougi de sang. Car je n'ai pas vu le soleil souvent. J'ai peur des mois d'hivers passés, qui sont gelés dans mon corps, encore. Je suis à des milles marins de toi, et pourtant, je veux prendre des tasses de vin chaud, dans mes gobelets de faïence, à tes côtés, sans dire un mot. Sourire parce que c'est plus joli quand on sourit, rire parce que c'est plus gentil quand on rit. Sourire, rire et partir, partir vers toi, aller vers toi, baliser les trottoirs pour une fête éphémère, installer des ponpons de papier sur la tête des chevaux, pavoiser nos bateaux du mât jusqu'au pont. En criant : dépêchez-vous, car demain nous irons dormir sur des îles flottantes avec nos ventres pleins de chocolat et d'oeufs de pâques, barbouillés de fête. Avec, dans nos âmes, la venue des neiges, lourdes dans la tourbe et l'affection comme les roses qui on fait leur saison.

Emplir nos gosiers, dans l'éclairage du jour, de vents venteux, de souffles qui respirent, d'haleines moites qui chuchotent, gourmander l'ondine et la bière, dans la sente, les eaux démontées et ces rangées de collines bleues.

Nous laisserons à la maison, les enfants peureux et les femmes supertitieuses pour aller gagner notre vie dans ces îles flottantes aux froides vapeurs qui sentent la lessive, ces îles flottantes aux manies de tourbières.

Quand je travaille avec les vieux, je pense à toi ; je voudrais que tu sois auprès de moi ; et là, je t'expliquerais tout, tu n'aurais qu'à regarder et je te dirais : tu vois, les espèces d'entonnoirs carrés en bois, avec les pieds croisés comme quelqu'un qui s'ennuie, et bien! ces espèces d'entonnoirs, ça s'appelle des « vates » ; c'est fait pour laver le poisson et pour le saler aussi. Et les tables, dans le coin, là-bas, sont des étales : sur les étales, on coupe le poisson, on le décolle ; décoller le poisson c'est lui couper la tête. Les gros barils rouges près de la porte, on s'en sert pour saler le poisson. La morue reste trois jours dans le baril, à 60% de sel ; on emploie du sel Windsor numéro 4. Dans chaque baril, il y a 8,000 livres de poisson. On met environ 9 gallons de sel pour chaque baril ; là, je te parle de la morue dix-huit pouces de long, la plus grosse, on la sale dans les « tanks » ; c'est gros des tanks, c'est en ciment, c'est imposant, ça a 5 1/2 pieds de haut, ça peut contenir jusqu'à 21,000 livres de morue ; et la morue reste dans sa saumure, pendant 21 jours, à 100% de sel. Une fois que la morue est salée, on fait du filet salé, ce qu'on appelle des « strips », ensuite on les envoie à des usines, c'est plus notre besogne. Pour saler la morue, j'ai pris le sel avec une grosse cuillère de faïence, et je l'ai étendu sur le gros de la morue ; j'en ai pas mis sur sa queue parce que ça brûle. Une fois que la morue est salée, elle raccourcit de deux pouces, et elle devient plate comme une feuille de laurier ; on l'entasse dans les camions avec le « tour de pile » : c'est une boîte en bois, faite pour discipliner la morue, l'instruire, l'orienter, lui dire comment se tenir durant le voyage, dans les camions qui

s'en vont à l'usine. On emplit le tour de piles de morue, jusqu'à ce que la boîte soit pleine ; ensuite, on enlève la boîte : la morue se tient carrée comme si elle était encore dans une boîte. Ah! je voulais te parler des « balouches», de ces belles charrettes rouges qui niaisent dans les entrepôts. Il y a de ces journées qui me font faire de l'arithmétique avec la mer, avec mon crayon mal aiguisé. Moi, je m'entends bien avec les vieux ; il me laissent lirer au bout de ma corde, comme un réveil-matin qui sonne au bout de son ressort sans que personne songe à l'arrêter.

1 Version remise à François Brodeur.

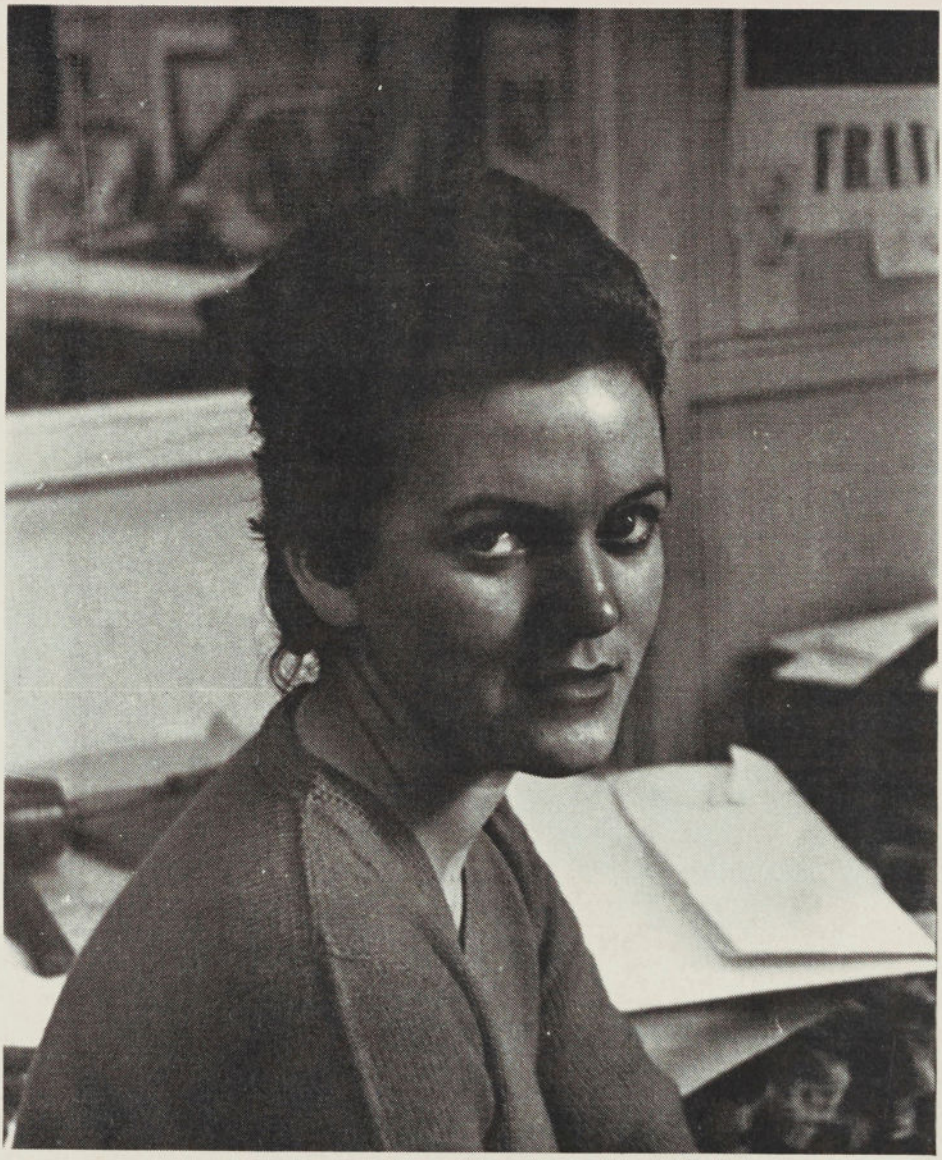
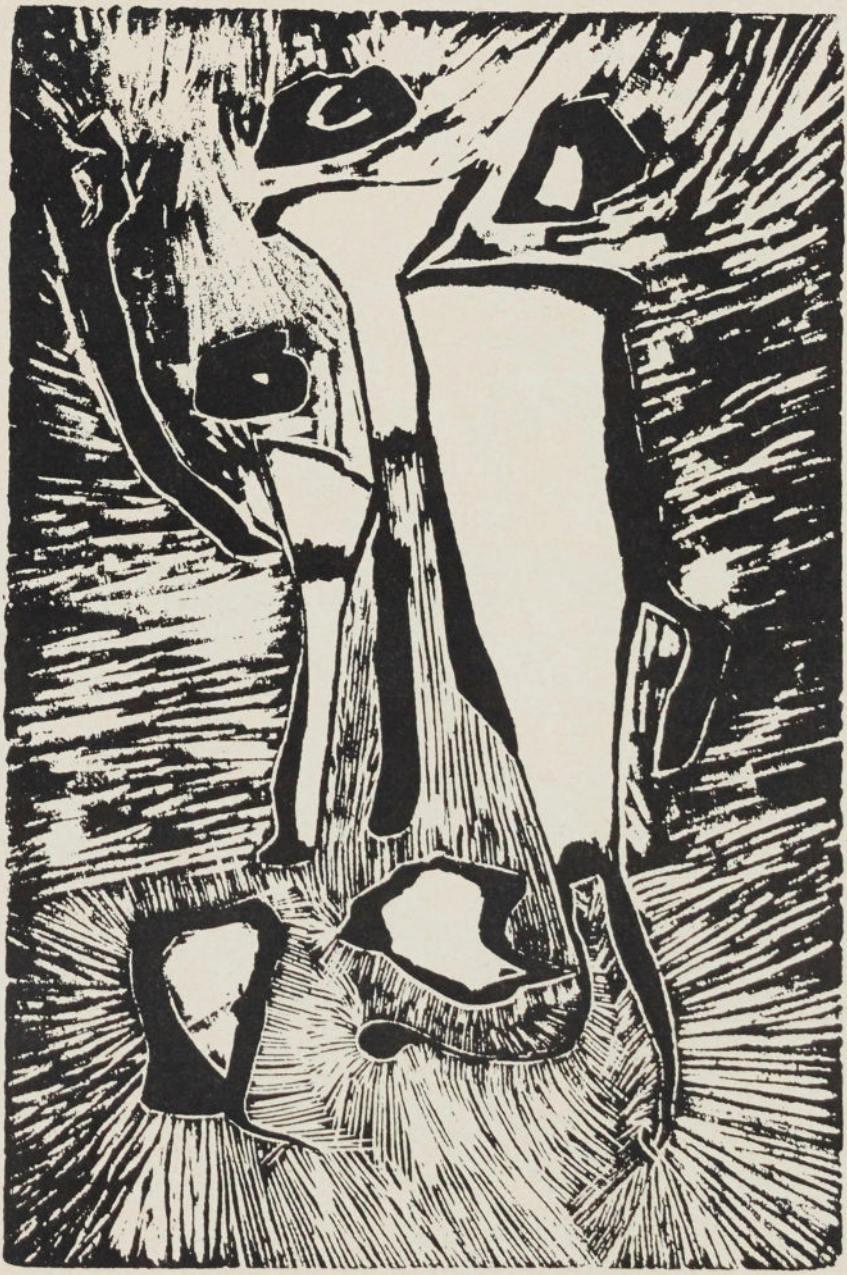


Photo Albert Dumouchel, 1954-55.

La fille unique, bois gravé.



La fille unique, bois gravé.

La fille unique, bois gravé.

Le Temps d'un oasis

Le temps était au bleu fixe
Le macareux artique
dans son habit nordique
dansait sur tous les rochers

On avait trouvé des igloos de pierre
à Cap Chat
Habitions-nous
un pays si froid ?

Des pieuvs de rivière
dans la Patapédia
Des truites
dans la Cascapédia
l'hiver
et des saumons dans la Matapédia
Des fossiles de fougère à Miguasha
Des ossements de guépard à sept milles de mon village natal
Habitions-nous un pays si chaud ?
Pourquoi des fossiles de corail dans ses eaux ?

La guerre des deux roses n'aura pas lieu

Pourquoi étions-nous si voluptueux ?

J'aurai toujours une douleur à l'âme quand je verrai tes yeux

Françoise Bujold

goglin amour du bois de la pierre et du cuivre

Goglin démarche de joie dans l'édition à la main

Goglin rencontre du blanc et du vaste

Goglin et les poètes dans l'immatériel

Goglin vous invite à la galerie Denyse Delrue
lundi soir le 14 décembre 1959 - 2080 Crescent, Montréal
* Suite de sept eaux-fortes
Marie Anastasie-Françoise Bujold Jeannine Leroux Richard Lacroix

---

* L'île endormie
Album de 15 linos en couleur gravés par les enfants
du centre d'art de Percé sur un conte de Françoise Bujold

JE SOUHAITE QUE MES ORNEMENTS FLORAUX NE NUIRONT EN RIEN À LA SONORITÉ DE VOTRE PIANO[1]

Les oiseaux à coups de tortures en avaient assez de perdre leurs plumes. J'en ai cueilli un bouquet. J'ai demandé à quelqu'un de m'en envoyer une, il ne m'a pas refusé le paquet puisque je n'avais rien fait! Alors je l'ai la plume!

Vin d'abeilles, dans mes raquettes de chesnut, je te rejoins jusqu'à Acapulco!

Groupe d'hommes aimés sous un soleil qui vascille. Je n'ai point connu le mirage du désert, et quand la mer se fait glace, elle porte à son doigt un diamant.

Petit pays de blessures, froid de l'intérieur, tu alimentes le mois d'avril qui se fait chargé de sirop. Enfin l'érable a porte ouverte sur tous les océans du monde : bleu, bleu, vert, vert, turquoise et pourpre, blanche l'écume et bleu l'horizon.

Et le vent a passé, il laissa sur son passage : une femme assise sur une vraie chaise qui enseignait la fenêtre du coeur aux enfants.

Et la mer s'est levé droite comme un miracle et a marché sur ses propres eaux. À l'intérieur de notre âme, il y a une caravane qui se meut comme les hanches des chevaux.

Et les perce-neige ont mangé la terre avec leurs feuilles. Je sortais d'un sommeil. J'apprivoisais mon regard sur les barques de la rivière.
Tu te nommais poisson et le poisson se nommait pêcheur.
La Matapédia, la Patapédia, la Cascapédia et la montagne aux bleuets!
Fête, fête, feu d'artifice au printemps qui se lève. Lumière!

La mer est basse, on trouve sur le sable une roue de charette, un homme joue de la clarinette pendant que les cormorans agitent leurs ailes dans un prochain départ, il se fait une assemblée d'oiseaux, tout est pattes, corps, têtes, yeux et grand mouvement de ballet. Être témoin est un signe de jeunesse. Mon corps a un défaut s'il fait fuir les oiseaux. Venus de loin ceux des Maritimes qui gardent dans leurs mains la grâce!

Il y aura encore de beaux jours!

(1) Version remise à Janine et Pierre Leroux-Guillaume

Exposition de Françoise Bujold du 5 au 20 septembre 1962 à la Galerie Libre.

La Galerie Libre présente, pour une quinzaine de jours, une exposition de monotypes de Françoise Bujold, bien connue pour ses gravures de grande qualité.

L'exposition haute en couleurs, où les taches aux tons vifs évoquent la fluidité aérienne et l'espace libre plaît tout de suite par son côté animé et brillant, par ses atmosphères nuancées et lumineuses. Sur des fonds de gravure, auxquels s'ajoutent gouache, encre, ou aquarelle, on retrouve un souci de capter la forme quand elle se présente par accident. Mais l'accident reste contrôlé. Les textures possèdent la richesse et la finesse qui ne s'obtiennent qu'avec les procédés de gravure ou d'aquarelle.

L'écriture de Françoise Bujold, sensible et expressive, rappelle par la forme et la couleur les oeuvres automatistes de Borduas. Est-ce influence, hasard? L'impression s'affermit devant *Les alouettes de mer* en particulier.

Quelques monotypes ont une composition floue, *La lune est tombée dans l'eau* par exemple : une tache multicolore, sur un fond bleu aussi texturé que la tache crée un flottement qui appauvrit ainsi tout le tableau. Par contre, dans *Les perdrix prisonnières de la brunante*, les formes données par la gouache ou l'aquarelle sont bien soulignées et se détachent harmonieusement les unes des autres.

Le tonnerre est tombé sur un lys entre autres et les petites oeuvres toujours bien ordonnées, traduisent avec justesse le monde suggestif et vibrant de Françoise Bujold.

Peinture d'atmosphère, qui apporte un reflet de la Gaspésie dont on retrouve les couleurs franches, la verdure, la terre rouge, les étendues de neige, la mer. Les oiseaux reviennent sous toutes les formes dans les espaces colorés ; on les retrouve comme un leitmotiv ou comme un trait d'union.

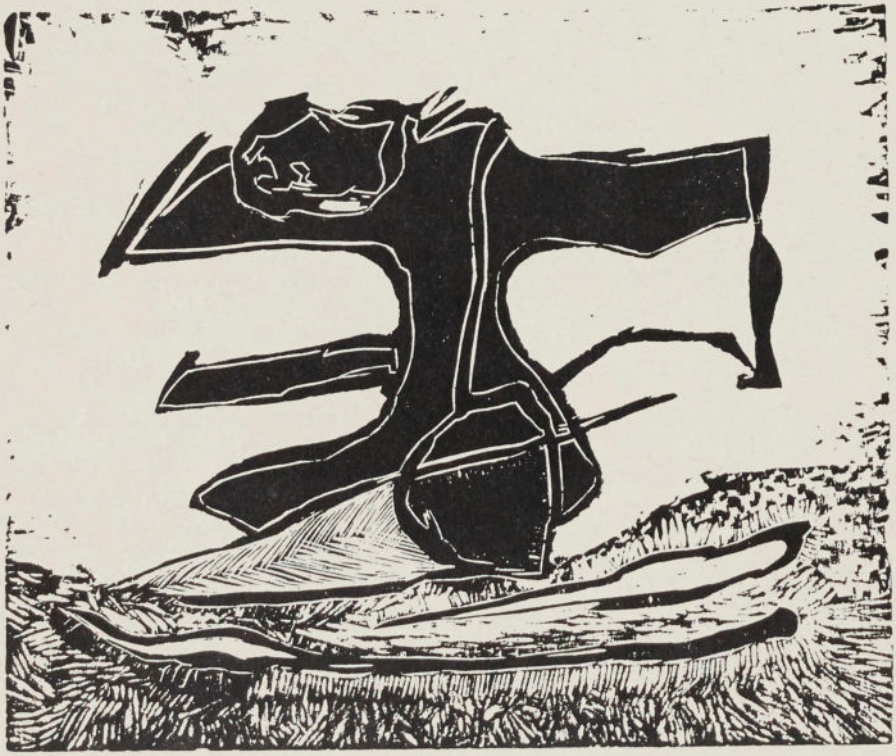
Tous les titres sont imagés et poétiques aussi soignés que les oeuvres elles-mêmes : *La lune est tombée dans l'eau*, *Sept ans en mer*, *Vaisseau ancré dans le soleil*.

Avec cette exposition homogène d'inspiration et de technique, la Galerie Libre fait un excellent début de saison.

Laurent Lamy.
Le Devoir 6-IX-62.

Le printemps — Maurice Bujard '77

7/25



Notes biographiques

Je suis née au bord de la mer. C'est là que j'ai écrit mes poèmes, que j'ai fait mes plus beaux tableaux.

Françoise Bujold est née à Bonaventure en Gaspésie, le 6 mars 1933. Etudes primaires chez les religieuses du Saint-Rosaire à Bonaventure. Elle part à Montréal suivre des cours en Lettres et en Sciences et poursuit pendant cinq ans des études à l'Institut des Arts graphiques de Montréal. Albert Dumouchel l'initie à la gravure, c'est-à-dire aux techniques de l'eau-forte, du bois gravé, de la lithographie et de la sérigraphie. Gilles Robert lui enseigne le graphisme et la mise en page. Arthur Gladu lui montre la séparation de couleurs.

En 1955, elle publie aux éditions Erta, que dirige Roland Giguère, ses premiers poèmes : *Au catalogue de solitudes.*

En 1958, les éditions Goglin publient *La fille unique*

En 1959, Thérèse Guité accueille Françoise au Centre d'Art de Percé afin d'animer un atelier ouvert aux enfants. Elle écrit un conte *L'île endormie* que les enfants vont illustrer en gravant dans du linoléum douze images, six textes, douze rêves!

L'année suivante, elle renouvelle cette expérience et son texte, *La lune au village*, est de nouveau illustré par les enfants qui réalisent alors dix sérigraphies en couleurs. Elle se décide à créer sa propre maison d'édition, les éditions Sentinelle. Elle fréquente ensuite l'Ecole des Beaux Arts de Montréal et obtient, sous la direction d'Irène Sénécal, un bac en pédagogie qui lui permettra désormais d'enseigner aux enfants.

Poursuivant son travail d'éditeur, Françoise Bujold s'installe parmi les enfants micmacs de la réserve de Maria.

En 1962, elle publie *Une fleur debout dans un canot.*

En 1966, Guy Viau, directeur du Musée de Québec, l'accueillera pour la présentation et le lancement de *La naissance du soleil,* album contenant des fragments de la mythologie des anciens Micmacs «revu et corrigé» par ceux d'aujourd'hui avec une préface de Jacques Rousseau.

Les tirages de ces albums ne dépasseront jamais soixante exemplaires. Les textes des deux derniers albums sont composés à la main par Pierre Guillaume, typographe, imprimeur et poète, l'ami par excellence dont nous parle Françoise dans une très belle préface qu'elle intitule : *Nos matins de blanc d'Espagne*. Cependant, ne l'oublions pas, Françoise Bujold dessine et peint.

Je ne suis pas tellement connue comme peintre, j'ai fait ça pour me guérir, pour m'enchanter, pour me libérer, pour me réjouir.

Elle va donc exposer seule, à deux reprises à la Galerie Libre, rue Crescent à Montréal, en 1962 et en 1965. Elle présentera des peintures, des monotypes, des gravures, quelques broderies murales et bien sûr ses éditions.

On retrouve ses oeuvres au Musée du Québec, au Musée d'art contemporain, Montréal, à la Galerie Nationale, Ottawa, au Ministère des Affaires indiennes, à la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal, à la Bibliothèque nationale à Ottawa.

Françoise Bujold a beaucoup écrit pour Radio Canada, notamment ces *Lettres à toi qui n'es pas né au bord de l'eau.*

En 1964, elle réalise avec Jacques Godbout, pour l'Office National du Film, *Le monde va nous prendre pour des sauvages* un poème en vingt-quatre images-minute, un document sur les enfants micmacs.

En 1968, embarquée sur le bateau l'Escale, elle anime un Salon du Livre et enseigne aux enfants le dessin et la gravure.

La Guilde Graphique publie en 1974 son grand poème *Ah ouiche. — t'en — plain* pour lequel Kittie Bruneau grave cinq pointes sèches.

Françoise Bujold meurt à Montréal le 18 janvier 1981. Elle avait sans doute de nombreux projets puisqu'elle confiait à Jean Royer : *«j'ai un titre extraordinaire, très long mais qui est très beau : je souhaite que mes ornements floraux ne nuiront en rien à la sonorité de votre piano.»*

Bibliographie

Au catalogue de solitudes.

Avec trois gravures de l'auteur, Editions Erta, 1955. Ce cinquième recueil de la collection de la Tête Armée a été achevé d'imprimer à Montréal, le 20 août 1956. Il a été tiré de cet ouvrage 400 exemplaires dont 7 exemplaires sur Japon Laurentic et 3 exemplaires sur Byronic India, marqués de A à J, contenant 3 gravures sur papier de riz tirées par l'auteur et une eau-forte originale, 90 exemplaires rue Byronic vergé, numérotés de 1 à 90, contenant les trois gravures sur papier riz, et 300 exemplaires sur zéphir coquille, numérotés de 91 à 390. Ce tirage constitue l'édition originale.

La fille unique.

Avec trois bois originaux gravés par l'auteur. Edition Goglin, 1958. La fille unique, premier recueil des Editions Goglin a été achevé d'imprimer à Montréal Canada, le 4 octobre 1958, à l'atelier de Pierre Guillaume.

Il a été tiré de cet ouvrage 400 exemplaires dont 10 sur Japon Laurentic marqués de A à J contenant 4 bois originaux gravés et tirés par l'auteur. Trois de ces bois sont en noir sur papier de riz, le quatrième est en trois couleurs sur papier d'Arches, 390 exemplaires sur Ropaco offset blanc numérotés de 1 à 390 contenant les 3 gravures sur papier de riz. Ce tirage constitue l'édition originale.

L'île endormie.

Un conte de Françoise Bujold illustré par les enfants du Centre d'Art de Percé.

Les exemplaires du premier tirage étaient marqués de A à J.

La seconde édition achevée d'imprimer aux ateliers des éditions Goglin par Michèle Campagna, Huguette Fleury à Montréal, Canada le 10 décembre 1959. Cette seconde édition a été tirée à 30 exemplaires numérotés de 1 à 30.

La lune au village.

De cet ouvrage dont les illustrations ont été faites en sérigraphie, par les enfants du Centre d'Art de Percé, dans la province de Québec, durant l'été de 1960, et dont le texte écrit par Françoise Bujold, et reproduit sur la soie d'après l'écriture des enfants, dont le plus vieux était âgé de 10 ans.

Il n'a été tiré que 52 exemplaires dont deux hors commerce paraphés F et G, et 50 exemplaires numérotés de 1 à 50 le tout constituant la première et la seule édition de La lune au village, toutes les soies ayant été détruites après l'impression, durant la semaine du 20 août.

papiers : illustrations sur BFK Rives
texte sur Rolland de luxe

les éditions Sentinelle, 1960.

Une fleur debout dans un canot

De cet ouvrage dont le texte a été imprimé sur BFK Rives et dont les 14 gravures ont été imprimées sur Statesman Script, il a été tiré 55 exemplaires ainsi ventilés : 50 exemplaire numérotés de 1 à 50, et cinq exemplaires soustraits au commerce et marqués des lettres A à E.

12 enfants Micmacs âgés de 8 à 12 ans, de la réserve indienne de Maria sur la côte gaspésienne de la Baie des Chaleurs, ont fait les gravures sur bois d'acajou au cours du mois de janvier 1962.

Le tirage des gravures a été parachevé le 1er mai 1962, à Bonaventure, par Françoise Bujold et Jean-Marc Forest. L'impression en a été faite à la poupée, d'après les épreuves

d'état tirées par les enfants eux-mêmes. L'impression du texte, composé en Century Schoolbook conformément aux maquettes de Françoise Bujold, a été confiée à l'Atelier Pierre Guillaume de Montréal, qui l'a parachevée le 1er juillet 1962.

Les étuis-reliures en frêne tressé sont l'oeuvre de Mme Alex Martin, une indienne âgée de 60 ans, également de la réserve de Maria. Le tout constitue la première et la seule édition de cet ouvrage.

La naissance du soleil.

De cet ouvrage dont le texte a été imprimé sur Arches et dont les 15 gravures ont été imprimées sur Statesman Script, il a été tiré 70 exemplaires ainsi ventilés : 60 exemplaires numérotés de 1 à 60 et dix emplaires soustraits au commerce et marqués des lettres A à J.

12 enfants Micmacs âgés de 8 à 11 ans de Gesgapégiag (réserve indienne de Maria) sur la côte gaspésienne de la Baie des Chaleurs, ont gravé les bois d'acajou au cours du mois d'octobre 1964.

Le tirage des gravures a été parachevé le 23 mars 1966, à Montréal, Canada par Françoise Bujold et Pierre Guillaume. L'impression en a été faite à la poupée, d'après les bons à tirer des enfants.

La composition du texte en Century Schoolbook et l'impression ont été parachevées le 1er avril 1966, par Pierre Guillaume.

Le tout constitue la première et la seule édition originale de cet ouvrage, les bois ayant été rayés par la suite.

Ah! ouiche — t'en — plain.

Ce poème de Françoise Bujold, accompagné de cinq pointes sèches originales de Kitie Bruneau, ont été édités et imprimés sur les presses à bras de la Guilde Graphique à Montréal.

Il a été tiré de cet ouvrage 63 exemplaires sur papier BFK Rives dont cinquante exemplaires numérotés de 1 à 50. Cinq exemplaires d'artiste numérotés EA.1 à EA.5. Cinq exemplaires hors commerce numérotés HC.1 à HC.5 et 3 exemplaires pour le dépôt légal DL.1 à DL.3.

Imprimé à Montréal en 1974.

Notes: Toutes les justifications des tirages des ouvrages de Françoise Bujold sont la reproduction exacte des textes qui figurent à la fin des éditions originales.

Expositions individuelles

Galerie Libre, à Montréal.

— du 5 au 20 septembre 1962. Monotypes et lancement de son album ***une fleur debout dans un canot.***

— du 12 au 25 mai 1965. Monotypes et broderies murales.

Expositions collectives

Centre d'Art de Percé (pendant vingt ans).

Collections privées et publiques.

Galerie Libre, Montréal — Musée du Québec, Québec — Musée d'art contemporain, Montréal — Galerie Nationale, Ottawa — Bibliothèque nationale, Ottawa — Ministère des Affaires Indiennes, Ottawa — Bibliothèque nationale du Québec, Montréal.

Françoise Bujold a écrit de 1955 à 1965 pour la radio de Radio Canada.

Service International. Emission réalisée et diffusée dans tous les pays francophones : «**Le Canada parle au monde**»
Une émission dramatique sur les moeurs et coutumes se rapportant au mariage, à la naissance et à la mort chez les habitants de l'Est du Québec vivant au bord de la mer.

Émissions locales :

Un fou nu-pieds dans un village.

Textes lus par Monique Miller — Réalisation Lorenzo Godin.

Lettres à toi qui n'es pas né au bord de l'eau

Lettres lues par Monique Miller avec dialecte gaspésien sur la pêche côtière. Réalisation Lorenzo Godin.

La Piouke.

Textes fantaisistes lus par Monique Miller. Réalisation Lorenzo Godin pour l'émission de Guy Maufette : «**Par un beau dimanche.**»

Film : ***Le monde va nous prendre pour des sauvages,*** Office National du Film, 1964 ; réalisation : Françoise Bujold et Jacques Godbout.

Françoise Bujold a écrit quelques préfaces pour :

— Réal Arsenault par Jacques de Roussan, collection panorama, Lidec, 1968.

— ***Une inquisitoriale***, cinq eaux-fortes et un poème de Michaël Lachance avec «notre dialecte de bataille» de Françoise Bujold.

— ***Les Imagiers***, un poème de Gilbert Langevin et douze gravures de Kittie Bruneau, Daniq Charland, Sandra Cole, Françoise Condamin, Monique Dussault, Réjan Lemay, Janine Leroux-Guillaume, Anne Lewis, Mariel Pilon, Denis Schneider, Shagri, Josette Trépanier.

— ***La sculpture de Suzanne Guité.*** Éditions Aquila, Montréal, 1973. Texte de Françoise Bujold, page 27, 28, 29, 30, 31, 35.

Françoise Bujold a publié des poèmes et des textes dans différentes revues : Périscope, 1959 — Liberté, 1960 — Culture vivante, 1966, 1969 — Estuaire no 15, 1980.

Liste des oeuvres exposées

1. *Les marées de la lune.*
   eau-forte 6/10
   45 x 65 cm, 1959.
   Collection François Brodeur.

2. *Le tonnerre est tombé sur un lys.*
   monotype
   26 x 66 cm, 1962.
   Collection madame Georgette Nantel.

3. *Les nénuphars de sel.*
   monotype
   38 x 65 cm, 1962.
   Collection Galerie Libre.

4. *Le déserteur de Tracadièche.*
   monotype,
   35 x 36 cm, 1962.
   Collection Galerie Libre.

5. Sans titre.
   monotype
   50 x 65 cm, 1962.
   Collection Galerie Libre.

6. Sans titre.
   monotype
   50 x 65 cm, 1962.
   Collection Galerie Libre.

7. *La baie des molues.*
monotype
66 x 88 cm, 1962.
Collection madame Marielle Campeau.

8. *Lune canadienne.*
eau-forte, épreuve d'état no 9.
40 x 38 cm, 1963.
Collection François Brodeur.

8. bis *Sans titre.*
monotype
43 x 29 cm, 1963.
Collection Yolande Gauthier.

9. *Je t'aime gros comme la lune.*
broderie murale
117 x 160 cm, 1963-1964.
Collection madame Marielle Campeau.

10. *La chasse aux canards.*
monotype
55 x 71 cm, 1964.
Collection Jacques Chapdelaine.

11. Sans titre
aquarelle
33 x 48 cm, 1967.
Collection Jacques de Roussan.

12. *Survivance.*
monotype
27 x 55 cm, 1967.
Collection Janine Leroux-Guillaume.

13. Sans titre.
Aquarelle
33 x 48 cm, 1968.
Collection Jacques de Roussan.

14. *Fébrilité.*
monotype
56 x 76 cm, 1968.
Collection Auberge Coin du Banc.

15. *Gisement de Saphir.*
monotype
56 x 76 cm, 1969.
Collection Auberge Coin du Banc.

15. bis *Nuage sur l'été*
monotype
76 x 70 cm, 1969.
Collection Yolande Gauthier.

16. *Hommage à Bonnard.*
monotype
98 x 78 cm, 1977.
Collection Benoît Leroux.

17. *Chapeau de printemps.*
eau-forte à gauche, poème à droite.
31 x 50 cm, 1977.
Collection François Brodeur.

18. *Libération d'un papillon poétique.*
monotype
66 x 80 cm, 1979.
Collection Fernand Doré.

19. ***Libération d'un papillon poétique***
monotype 1/2
56 x 63 cm, 1979.
Collection Laure Cloutier.

Liste des livres exposés

1 ***Au catalogue de solitudes***
Exemplaire sur Byronic India marqué B.
Collection Roland Giguère.

2 ***La fille unique***
Exemplaire sur Japon Laurentic marqué B.
Collection Janine et Pierre Leroux-Guillaume.

3 ***L'île endormie***
Exemplaire no 4.
Bibliothèque nationale du Québec.

4 ***La lune au village***
Exemplaire no 36.
Collection particulière.

5 ***Une fleur debout dans un canot***
Exemplaire no 50.
Bibliothèque nationale du Québec.

6 ***La naissance du soleil***
Exemplaire no 32.
Bibliothèque nationale du Québec.

7 ***Ah ouiche-t'en-plain***
Exemplaire no 11/50.
Bibliothèque nationale du Québec.

8 ***Suite de Sept eaux-fortes***
Exemplaire no 17.
Collection Janine et Pierre Leroux-Guillaume.

9 ***Les Imagiers***
Exemplaire no 21.
Collection Janine et Pierre Leroux-Guillaume.

10 ***Une inquisitoriale***
cinq eaux-fortes et un poème de Michaël Lachance avec «notre dialecte de bataille» de Françoise Bujold.
Exemplaire no 5
Collection Janine et Pierre Leroux-Guillaume.

Photo Kéro, 1979, chez Gaëtan Dostie.
En haut, Françoise Bujold et Cécile Cloutier,
en bas, Sylvie Sicotte, Nicole Brossard, Marthe Gonneville et Yolande Villemaire.

Le macareux antique
dans son habit nordique
dansait sur tous les rochers

On avait trouvé des igloos de pierr
à Cap Chat
Habitions-nous
un pays si froid ?

Des pieuvres de rivière
dans la Patapédia
des truites
dans la Cascapédia
l'hiver
et des saumons dans la Matapédia
Des fossiles de fougère à Miguasha
Des ossements de guépard à sept mil
Habitions-nous un pays si chaud ?
Pourquoi des fossiles de corail dans se

Ministère des
Affaires culturelles
Musée d'art contemporain